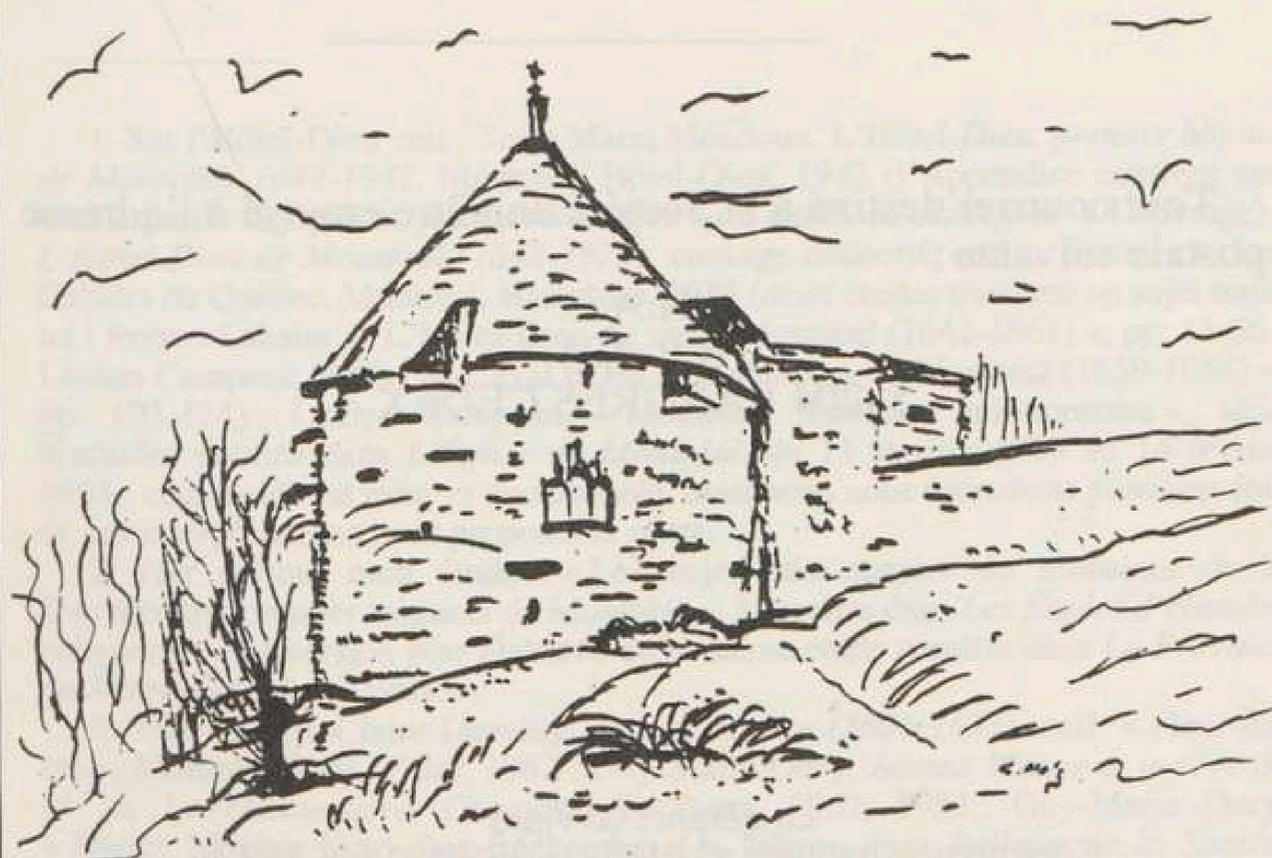


SOCIÉTÉ
HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
LANGRES



XXII^e TOME

BULLETIN TRIMESTRIEL

N° 330

1998

LA VILLA DE GIRAULT DE PRANGEY A COURCELLES-VAL D'ESNOMS

Approche critique et essai de reconstitution

Personnage énigmatique et que sa présence parmi les membres fondateurs de la S.H.A.L. ne contribue pas à rendre plus familier, Joseph-Philibert Girault de Prangey (1804-1892) eut une production intellectuelle et artistique des plus variées, aujourd'hui tombée dans l'oubli. Les raisons en sont simples, au premier rang desquelles vient l'isolement dont il fit, semble-t-il, le choix précocement et qui contribua à créer une sorte de légende autour de sa personne de misanthrope taciturne et fantasque¹. Au-delà de cet élément

1. L'article du comte de Simony (« Une curieuse figure d'artiste, Girault de Prangey (1804-1892) », *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon*, [t. 103], 1934, pp.55 à 62), présente Girault de Prangey comme un personnage grincheux, reclus sur son domaine des Tuaires et engloutissant des fortunes – au grand scandale de certains – dans l'achat de fleurs et d'oiseaux. Dans son roman « *Le sang des Finoël* », André Theuriet semble s'être inspiré de Girault de Prangey pour créer son personnage. Il y est présenté sous le nom de Monsieur La Morandière et décrit ainsi :

Grand, leste, robuste et de tournure élégante, il avait le teint bistré, la barbe courte taillée en pointe et très soignée.

De longs cils donnaient à ses yeux une douceur presque féminine qui s'harmonisait, du reste, avec l'expression affinée et un peu dédaigneuse de sa figure. On y lisait l'intelligence très éveillée d'un homme qui a vécu dans un milieu artiste et s'est occupé des choses de l'esprit, on y devinait aussi le scepticisme gouaillieur de quelqu'un qui est revenu de bien des illusions. Le sourire de ses lèvres avait quelque chose de l'indifférence indolente d'un fumeur d'opium ; mais, en revanche, ses grands yeux bruns brillaient de l'éclat particulier aux regards des gens qui ont beaucoup voyagé, et dont la prunelle garde un peu de la splendeur des sites admirés.

Au dire des habitants de la ferme, Paul La Morandière avait en effet longtemps couru le monde et avait laissé par les chemins une notable partie de son patrimoine. C'était un homme de goût, aimant les arts et ayant lui même fait un peu de peinture. Il avait l'humeur vagabonde et l'esprit changeant, avec ce fond de prudence et de prosaïsme qui n'abandonne jamais les vrais Langrois au milieu de leurs plus fougueux emportements.

Un beau jour, La Morandière, voyant décroître ses rentes, était revenu au gîte et avait mis pour un temps une martingale à ses fantaisies. Sa dernière folie avait été de faire bâtir, non loin d'Auberive, une maison de campagne à la naissance d'une vallée qui s'ouvrait dans un creux de rochers. Cette habitation, copiée sur une maison de la Corne-d'Or, lui rappelait son séjour en Orient. La coupole de métal, les fenêtres tréflées, les moucharabys sculptés à jour, les jardins en terrasse avec leurs eaux jaillissantes et leurs massifs de fleurs exotiques étaient fameux à huit lieues à la ronde. Les étrangers venaient voir, comme une curiosité, cette extraordinaire demeure que les habitants du pays surnommaient « La Folie-La-Morandière ».

In « *Le sang des Finoël* » d'André Theuriet, librairie Ollendorf, octobre 1922.

biographique, plusieurs facteurs sont intervenus aux dépens d'une bonne connaissance de sa vie et de son œuvre. Girault de Prangey fut ainsi un esprit curieux, méthodique, mais paradoxalement assez insaisissable de par la variété de ses attirances et de ses recherches. Son essai sur l'architecture maure (1832-36) en témoigne ; son absence de postérité semble tenir dans la problématique elle-même, prise dans un contradictoire équilibre entre souci de synthèse et attrait pour la note pittoresque. Ses peintures, parmi lesquelles de nombreuses aquarelles, demeurent méconnues². Leurs passages en vente sont rares.

Il en est de même pour ses daguerréotypes, dont la S.H.A.L. aurait possédé « *plusieurs centaines* »³, aujourd'hui introuvables. Seules quelques grandes collections françaises ou étrangères en conservent encore aujourd'hui, en pleine connaissance de leur valeur et de leur rareté⁴. On ne peut s'empêcher de penser ici aux récents versements effectués au musée de Langres dans le domaine de la photographie⁵ et qui montrent à quel point les débuts de cet art passent encore largement inaperçus auprès du public ; l'on peut donc craindre la perte définitive de ces « *plaques daguériennes* »⁶.

Certaines de ces épreuves photographiques furent un travail préalable à la lithographie ou furent réalisées conjointement à des techniques traditionnelles. L'université d'Austin, au Texas, possède ainsi un daguerréotype de l'ancienne collection Helmut et Alison Gemsheim montrant la mosquée du Caire⁷. Cette vue est également reprise avec un angle différent dans une aquarelle appartenant à une collection particulière. Cela pourrait être aussi le cas pour quelques vues typiquement langroises telles que l'église Saint-Martin ou la cathédrale Saint-Mammès⁸. Un daguerréotype aurait servi de base à la lithographie. Il y a là cependant et à moins de nouvelles découvertes un « chaînon manquant » dans la reconstitution de ces travaux

2. Henry Brocard, dans l'article nécrologique qu'il consacre à Girault de Prangey (Bull. SHAL, t. IV, 1893), évoque les aquarelles qu'aurait possédées le docteur de Confévron. Il évoque également une vue de Cordoue, conservée alors au musée et aujourd'hui introuvable. Le musée possède une *Vue de la place Saint-Marc à Venise* (n° inv. : 888.2, en dépôt à la Sous-Préfecture de Langres) ; ce petit tableau dans la tradition vedutiste peut être rapproché d'une œuvre de Turpin de Crissé (1782-1859), *Vue d'une partie du palais ducal et de la Piazzetta à Venise*, huile sur toile, 1829, conservée au Louvre (MI 233). Mais, par son extrême frontalité, en fait très étrangère aux *vedutte* de Canaletto, toujours approfondies d'une perspective de premier plan, la toile de Girault de Prangey évoque inévitablement une photographie. Une telle technique a-t-elle été utilisée comme étude préalable ?

3. Henry Brocard, « *Monsieur Girault de Prangey* », Bull. SHAL, IV, 1893, pages 15 à 21.

4. Citons la Bibliothèque Nationale, le Musée Nicéphore Niepce ou l'Université d'Austin, au Texas.

5. Le fonds Vertey, en 1993.

6. Henry Brocard, « *Monsieur Girault de Prangey* », Bull. SHAL, IV, 1893, pages 15 à 21.

7. Université d'Austin, Texas, n° inv. : D-123.

8. Musée de Langres.



305. - Environs de LANGRES. - La Villa Girault de Prangey
Construction Mauresque (Écart de Lenchey)

Librairie-Papeterie Paul Mosgin, Editeur, Langres

photographiques. Rien dans la région de Langres n'est à cet égard comparable aux travaux réalisés par Edouard Baldus en Bourgogne, et notamment à Beaune. Girault de Prangey s'est intéressé à Paris ou au Proche-Orient mais des vues haut-marnaises auraient pu faire l'objet de quelques épreuves. Rien ne permet plus malheureusement d'accréditer cette thèse. Une très importante collection particulière existerait cependant, mais sans que nous puissions en dire davantage.

L'approche de sa villa de Courcelles-Val-d'Esnoms n'échappe pas, elle non plus, à ces lacunes originelles. Les bâtiments qui furent rasés en 1922, n'ont laissé que peu de traces documentaires. La photographie du corps principal du bâtiment fut éditée, en carte postale au début du siècle ; elle ne montre malheureusement qu'une vue assez partielle du lieu, interdisant *a priori* une bonne analyse de l'habitation. Le site est par ailleurs connu par un dessin de Girault de Prangey⁹ le représentant dans son intégralité, sans doute dans le deuxième tiers du XIX^e siècle, et alors que la couverture forestière étaient beaucoup moins abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le terrain, aujourd'hui conquis par la végétation, se lit assez mal. Tout au plus peut-on distinguer les dénivellations artificielles de la pente et par endroits leur configuration qui correspondait à l'aménagement en terrasses du parc, avec ses pièces d'eau. Aperçu depuis la route, un garage présente encore une décoration en bois, de type oriental. A défaut de fouilles archéologiques qu'il ne faut pas espérer, l'essentiel des témoignages demeure donc oral, émanant des témoins encore en vie, ayant connu et visité la villa dans ses dernières années. La meilleure reconstitution que l'on peut en avoir se fonde sur des souvenirs de l'année 1914. Elle présente donc le dernier état de cette habitation, achevée près de cinquante ans auparavant, avant que les conséquences de la guerre, notamment sur la famille Blin, n'en provoque le déclin définitif. En 1914, la Villa était propriété de la famille de Tricornot et, pendant les vacances, quelques membres de cette famille et leurs enfants étaient les hôtes de cette résidence.

Aménagé de 1835 à 1870, au lieu-dit « Les Tuaires », le domaine couvrait neuf hectares et comprenait d'abord « *La Villa* », bâtiment sur cinq niveaux, de style oriental, surmonté d'un dôme et composé de plusieurs parties.

Le deuxième sous-sol, était encastré dans la roche ; seule la façade sud, comprenant une porte vitrée et deux petites fenêtres, était maçonnée. L'intérieur était brut et ce local servait de magasin d'outillage et matériel de jardinage.

Le premier sous-sol, également creusé dans la roche avec sa façade sud maçonnée, recevait, en son milieu, la cuisine avec une large porte vitrée et deux fenêtres avec, à droite, éclairé par une petite fenêtre, un local d'où partait l'escalier d'accès au rez-de-chaussée, et qui servait au rangement des approvisionnements ; à gauche, également avec une petite fenêtre, la « souillarde » avec sa pierre à évier. Pour ces trois pièces, la roche était revêtue d'une cloison en briques. La cuisine,

9. Collection particulière ; il s'agit d'un dessin au crayon, rehaussé de craie blanche, sur papier brun.

plâtrée, était peinte d'un vert jade la rendant très lumineuse ; au fond, l'âtre et une grande cuisinière, au milieu une grande table en chêne.

Le rez-de-chaussée était composé, au centre, de la salle de réception qui formait une avancée et avait son entrée sur la façade nord par l'intermédiaire d'un petit hall, recevant d'une part l'escalier du sous-sol et, d'autre part, le départ de l'escalier d'accès aux chambres de l'étage. Cette salle de réception, façade sud, était éclairée par une grande baie vitrée et deux fenêtres ; elle était entièrement lambrissée sur environ 1,30 m et tapissée au-dessus. Elle contenait un piano. L'éclairage était assuré par des lampes à pétrole.

A droite était le bureau de Monsieur Girault et à gauche la bibliothèque fumoir. Ces pièces étaient lambrissées et tapissées comme la salle de réception et reçurent la visite d'André Theuriet qui, receveur de l'enregistrement à Auberive de 1856 à 1859, était un ami de Monsieur Girault.

Sur la façade sud, une grande terrasse donnait accès à la cuisine du premier sous-sol et un balcon existait au niveau du rez-de-chaussée. La terrasse reposait sur le roc et recouvrait l'abri destiné à l'outillage. Le balcon était porté par deux colonnes en fonte reposant sur la terrasse.

Au premier étage étaient les chambres avec leurs fenêtres à moucharabiehs ; elles étaient desservies par un couloir au côté nord. Implantée sur le mur nord et ancrée dans la falaise, une aile surplombait le chemin desservant la propriété et abritait une chambre, la lingerie et les toilettes.

Au deuxième étage, cinquième et dernier niveau, était la salle de travail de Monsieur Girault, destinée en particulier à ses travaux de photographie.

Monsieur Girault avait participé aux travaux de Jacques Daguerre pour l'amélioration de la photographie et était l'auteur de divers daguerréotypes dont certains furent retrouvés dans les ruines de la Villa¹⁰. Le souvenir d'un imposant appareil monté sur un socle roulant a été conservé. Monsieur Girault montait lui-même ses objectifs en fonction des vues à prendre, il disposait de toute une série de lentilles lui permettant d'obtenir l'objectif désiré. Une chambre noire lui permettait de développer lui-même négatifs et positifs.

La Villa était entièrement recouverte en zinc.

La propriété comprenait un autre bâtiment pour le logement de la famille Blin, chargée de l'entretien, de la garde et de la gestion. Cette construction se trouvait dans la partie sud-ouest, sous la falaise portant la route de la Duys. Elle comprenait un rez-de-chaussée en dur, le pignon nord ouvert, la partie nord aménagée en atelier avec forge, enclume, étau, grande perceuse à main et outillage courant. Au fond, le stock de bois de chauffage et une cave. Au-dessus, un chalet en bois, type chalet suisse, avec accès par un escalier extérieur et balcon sur la façade est et la façade sud.

Un bâtiment en dur, situé en dehors du parc constituait, avec ses dépendances, soue à porcs, poulailler, la zone agricole. C'était un

10. Collection particulière.

bâtiment traditionnel, couvert en tuiles ; il abritait deux vaches avec grenier à foin au-dessus. Face à ce bâtiment se trouvait un grand bassin équipé d'un lavoir et d'un abreuvoir.

Enfin, à l'extérieur de la propriété, sur la route de la Duys et à hauteur de la volière, on voyait encore en 1986 une grange en dur, couverte de tuiles.

Le Parc était limité au nord et à l'ouest par la falaise ; à l'est, une clôture grillagée le fermait, au sud se trouvait le jardin potager. Il comprenait, outre « la Villa », une volière à l'ouest qui, en 1914, abritait encore des faisans dorés et argentés.

Au nord, ancrée dans la falaise, « *La serre du Haut* », ossature métallique, façade en verre, couverture en zinc pour le fond, en verre sur le devant, recevait des orangers, citronniers et palmiers. Quatre ou cinq de ces arbres étaient dans de grandes caisses en bois et étaient sortis l'été. Les citrons arrivaient à maturation, par contre on n'a jamais vu mûrir les oranges. Devant cette serre, une rocaille recevait des plantes diverses rencontrées habituellement en montagne. Au-dessous, la « *serre du bas* », également à ossature métallique et parois de verre, comportait la chaufferie dans une alvéole creusée dans la roche et sous le sol de la serre ; cette chaufferie était commune aux deux serres.

La partie est était réservée à la préparation des plantes devant décorer les massifs et les plates-bandes : semis, plans, fleurs en pot. Les deux tiers environ étaient occupés par une collection d'orchidées certainement unique dans cette région de la France.

Chaque plant était disposé dans une petite corbeille de 0,30 m de diamètre sur 0,12 m de hauteur, constituée par une armature en fil de fer galvanisé enserrant des petites plaques de bois de trois à quatre centimètres de large, quinze centimètres de hauteur et trois à quatre millimètres d'épaisseur. Le plant reposait sur une couche de charbon de bois et de terre fine. Ces corbeilles étaient suspendues à cinq ou six rangs de fil de fer courant le long de cette serre. Il devait y avoir environ 350 à 400 corbeilles.

Au-dessous de cette serre se trouvait un bassin avec plantes aquatiques (nénuphars, lotus) et poissons rouges. Plus bas encore le jet d'eau, bassin circulaire avec au centre une motte. Tous les bassins étaient alimentés par la « fontaine mère » qui, sortant au pied de la falaise, fournissait une eau pure, fraîche et limpide ; un verre était en permanence sur la margelle de cette fontaine.

Le parc comportait une allée décorée de rosiers ; de place en place des massifs recevaient dès le printemps leur décoration annuelle ; des groupes d'arbrisseaux, de buissons ornaient la pelouse.

La partie « agricole » comprenait un jardin potager, des espaliers sur la façade sud du mur de soutènement, un verger d'arbres fruitiers avec en bout une prairie suffisante pour la vie des deux vaches.

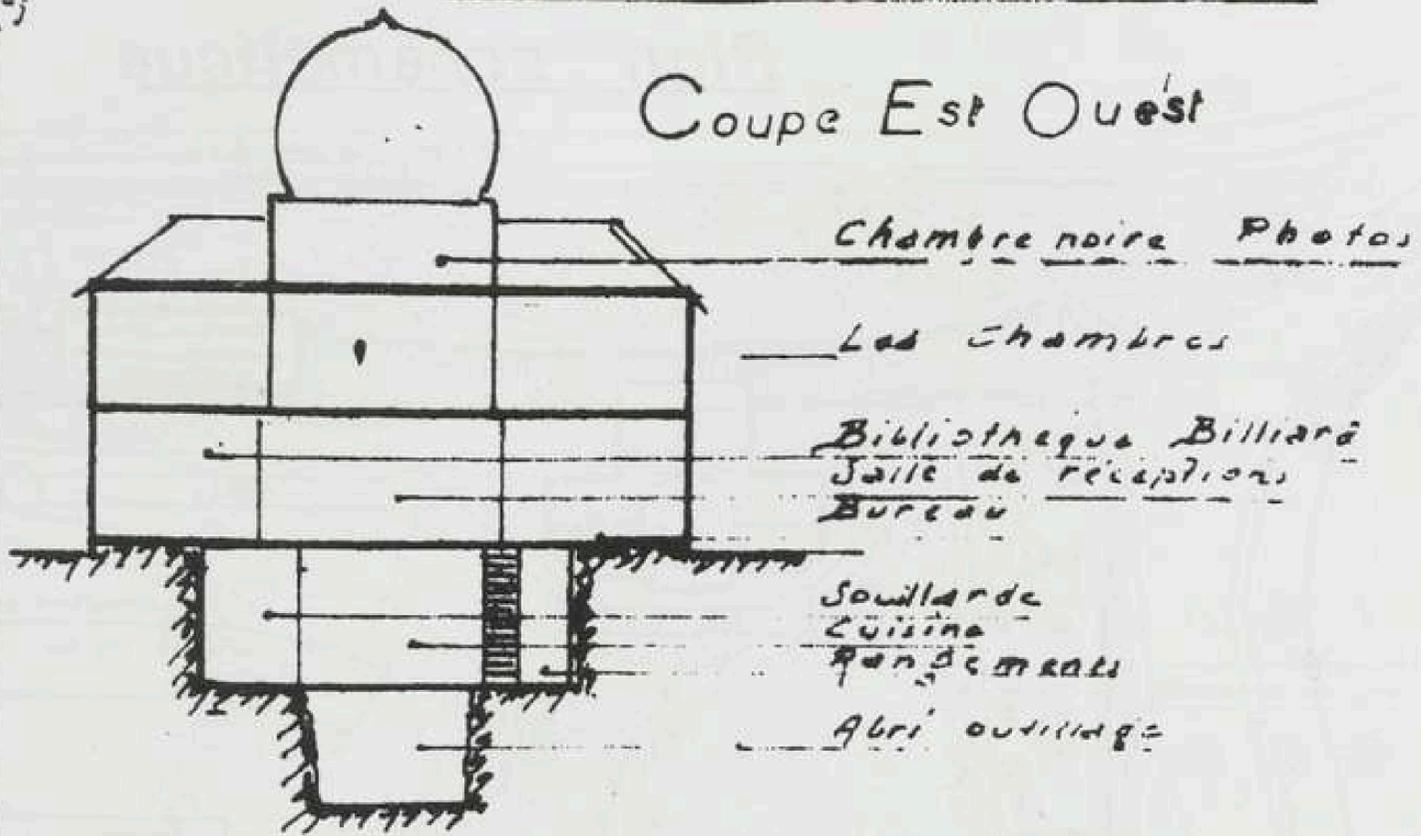
Enfin le bois : une allée bordée de hêtres et de chênes traversait toute la propriété pour déboucher sur un chemin rural à la limite de Leuchey.

Hors de cette allée, le bois était constitué d'essences diverses et parfaitement entretenu ; à l'entrée était installée une scierie et le chauffage des bâtiments était assuré.

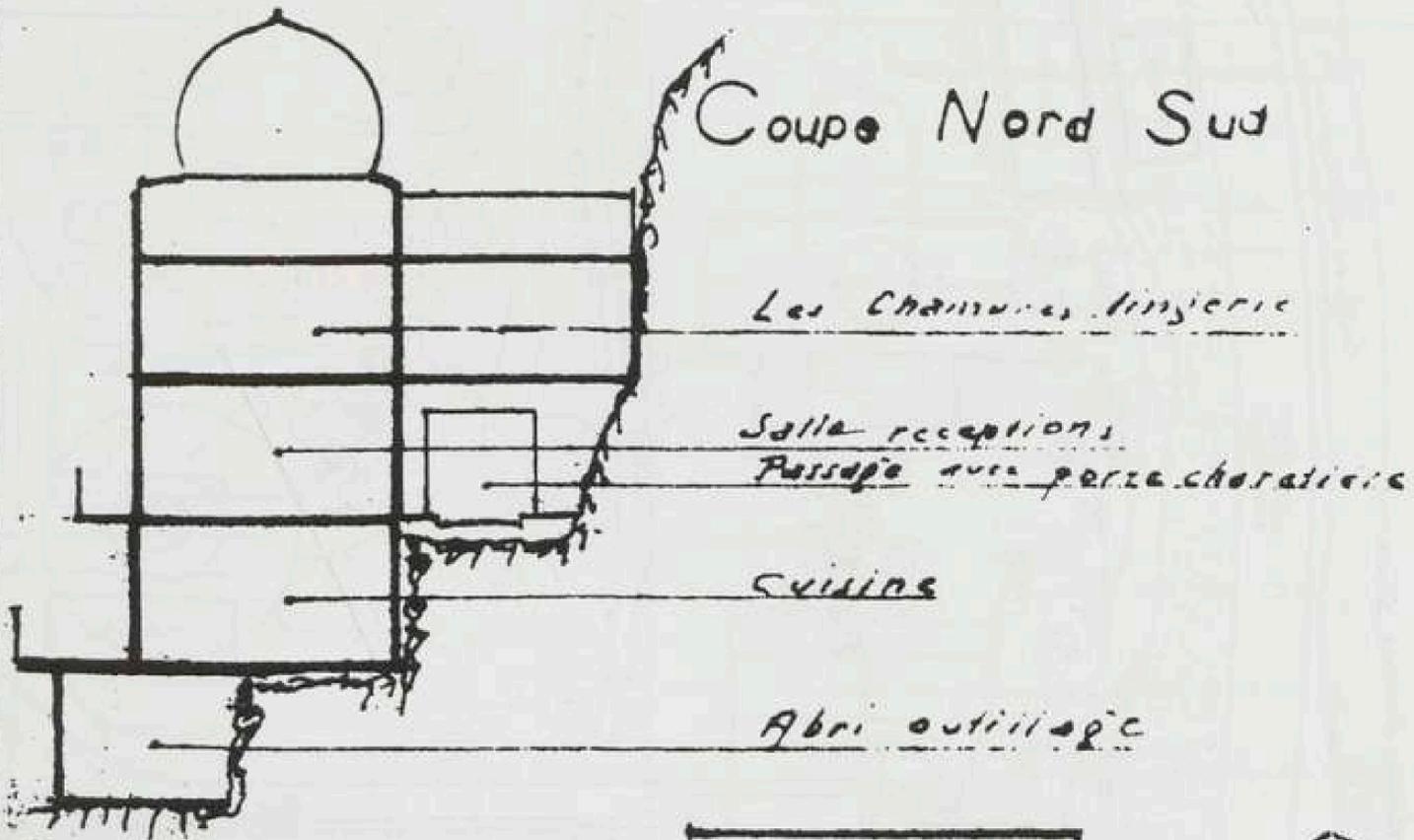
A environ six cents mètres de cette scierie se trouvait une cascade d'eau pétrifiante qui certainement doit toujours exister.

LA VILLA

Coupe Est Ouest



Coupe Nord Sud

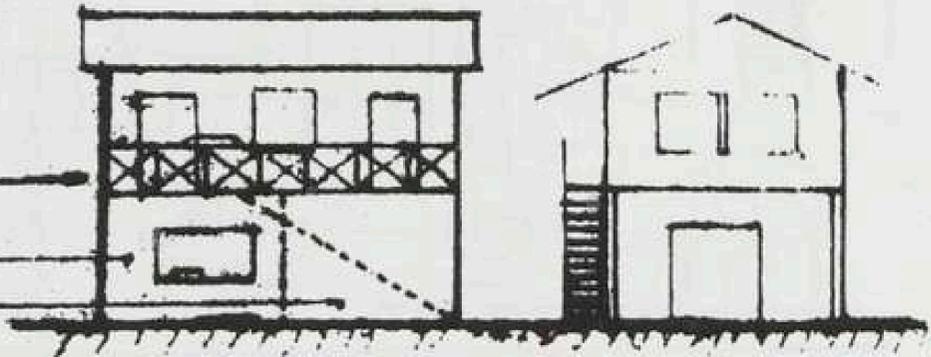


Bâtiment A

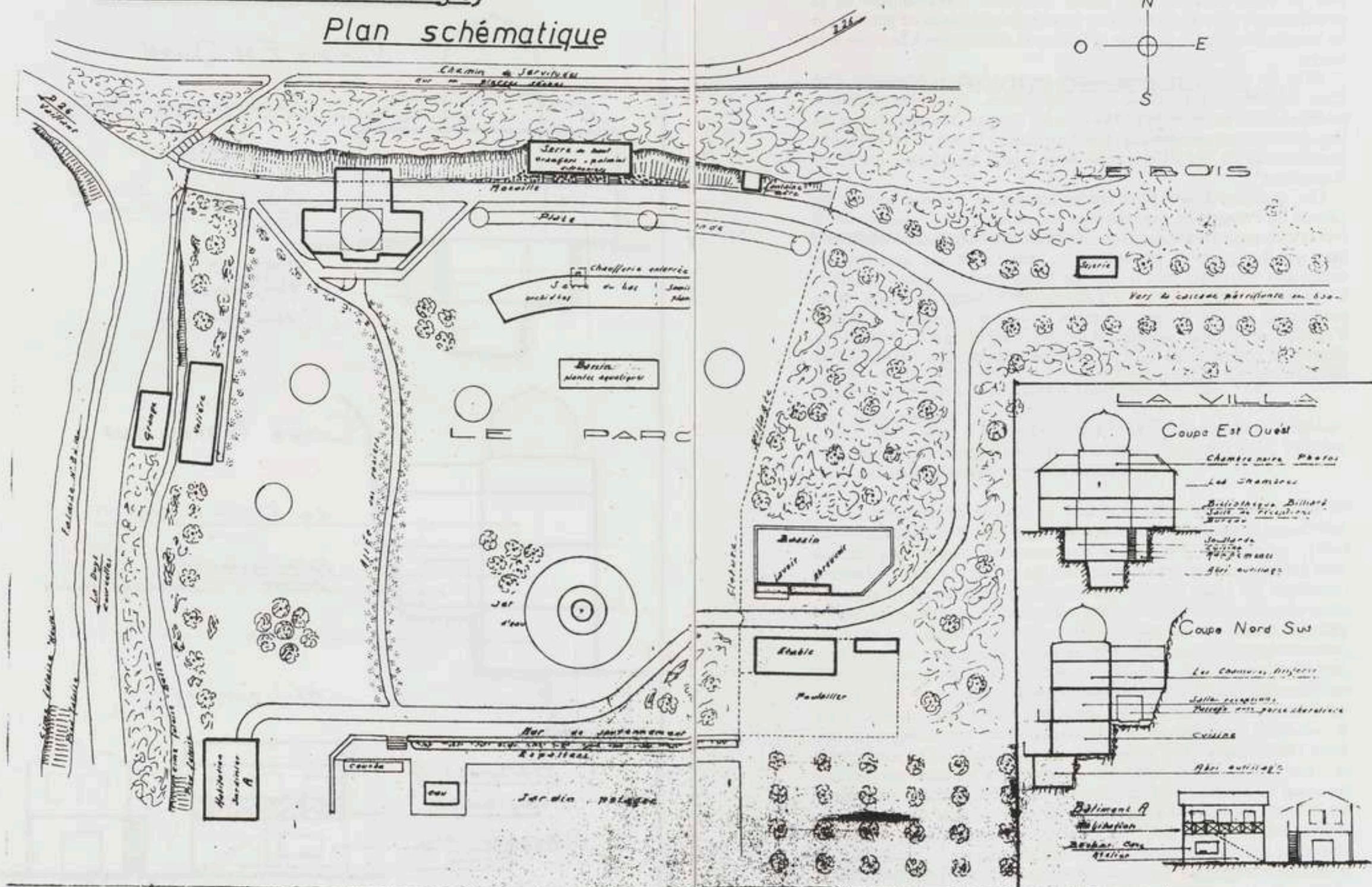
Habitat

Bouche Cave

Atelier



La Villa Girault de Prangey Plan schématique



La promenade traditionnelle était de suivre la route jusqu'à la cascade, de déposer des pierres brutes sur le bord de l'une des marches afin de voir, au cours des visites suivantes, l'avancement de la pétrification ; puis de remonter en haut de la cascade et de revenir par un sentier longeant le pied de la falaise et aboutissant à la route à la scierie.

1914 fut la dernière grande année de la « Villa », Monsieur Blin étant décédé en mai 1914, son fils Lucien, également jardinier, mobilisé et tué en décembre 1914 dans les Vosges. Madame Blin et ses trois filles purent entretenir la chaufferie durant l'hiver 1914/1915, très partiellement en 1915/1916, mais petit à petit les plantes, les fleurs disparurent¹¹.

Ces quelques lignes pour rendre compte de l'œuvre profuse de Girault de Prangey ne peuvent bien sûr prétendre à l'exhaustivité. Il faut retenir de ce personnage son attachement au patrimoine local aussi bien que ses goûts le portant autant vers l'exotisme que vers les techniques nouvelles dont il chercha à tirer profit le mieux possible. L'exposition qui s'ouvrira à Langres le 3 juillet prochain et la publication prévue à cette occasion devraient permettre, à défaut d'établir une synthèse complète et définitive sur Girault de Prangey, de rénover la connaissance tant en peinture et recherches locales qu'en photographie ou architecture.

Philippe QUETTIER

11. Notre gratitude va à Monsieur Flocard qui nous a apporté ces précieuses indications.